

## 21<sup>ème</sup> Chapitre de l'Abbé Général M-G. Lepori OCist pour le CFM – 19.09.2014

Le thème de la charité du Christ comme fournaise qui purifie et donne vie à notre amour dans le Christ pour tous, me permet de revenir au verset du Cantique des cantiques que nous avons approfondi, "Tu as ravi mon cœur... d'un seul de tes regards", mais sous un autre angle. Ni saint Bernard ni Guillaume de Saint-Thierry n'ont réussi à terminer leur commentaire du Cantique, si bien qu'ils ne sont pas arrivés au verset 9 du chapitre 4. En outre, les pères cisterciens n'ont pas pu lire ce verset de la manière dont je l'ai perçu, pour la simple raison que la traduction latine qu'ils avaient à leur disposition n'était pas "tu as *pris* mon cœur", mais : "tu as *blesé* mon cœur" : "*Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa ; vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum*" (Ct 4,9)

Évidemment, cela change la possibilité d'interprétation de ce verset du Cantique. Mais cela permet également de l'interpréter avec une profondeur supplémentaire, ajoutant l'élément dramatique de la blessure, et cela permet donc de le lire aussi à la lumière de l'Évangile de Jean, dans lequel "le seul regard" qui voit et ravit le cœur du Christ est d'abord celui de ceux qui l'ont transpercé : "Quand ils arrivèrent à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, et son témoignage est véridique ; et celui-là sait qu'il dit vrai afin que vous aussi, vous croyiez. Cela, en effet, arriva pour que s'accomplisse l'Écriture : *Aucun de ses os ne sera brisé*. Un autre passage de l'Écriture dit encore : *Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé*." (Jn 19,33-37)

Notons cependant tout de suite une différence entre le regard des soldats regardant le Christ transpercé et le verset du Cantique traduit par "Tu as blessé mon cœur... d'un seul de tes regards". Dans le cas des soldats, le regard vient *après* qu'ils aient blessé le côté, et donc le Cœur, du Christ. Dans le Cantique au contraire, c'est le regard lui-même qui blesse le Cœur. C'est une chose à méditer, parce qu'au fond elle donne à la plaie du Cœur du Christ une signification d'une extrême sensibilité. Si la blessure est causée par notre regard et non par notre "lance", c'est-à-dire notre violence, notre péché, nous comprenons que plus qu'une blessure subie, il s'agit d'une blessure voulue, dans la totale liberté de l'amour du Christ. Même la blessure de la lance est voulue et permise librement par le Seigneur, comme tout ce qu'Il a subi au cours de sa Passion, mais l'image du regard qui suffit à blesser le Cœur du Seigneur met en évidence cette liberté totale de Dieu dans l'amour, et son extrême douceur. Dieu est extrêmement sensible à la relation de l'homme avec Lui. Le Christ est si sensible à la relation avec nous, qu'un seul regard de notre part Le blesse intimement, pas au sens négatif, c'est-à-dire en ce sens que notre regard Lui ferait mal, mais dans le sens que se révèle à nous la disponibilité de Dieu à se donner à nous jusqu'à l'intime de son Être, jusqu'à se vider de Soi pour nous, au plus infime signe de retour à Lui, de relation avec Lui.

Gilbert de Hoyland, l'abbé cistercien anglais qui a continué le commentaire du Cantique des cantiques que saint Bernard avait laissé inachevé, est arrivé jusqu'à notre verset et lui consacre un splendide sermon que je vous invite à méditer, même s'il n'est pas très facile à trouver.

Gilbert souligne justement l'extrême sensibilité d'amour montrée par Jésus : « Ô quel cœur vraiment tendre, puisque nos élans d'affection le touchent jusqu'à payer de retour notre amour ! (...) Tout l'amour que tu lui rends, il le reçoit non comme un dû, mais comme un don gratuit. Il se sent comme provoqué à aimer en avouant que son cœur est blessé » (§ 1). Et Gilbert nous invite à « profiter » de cette sensibilité du cœur de Dieu et à Le blesser le plus possible par nos regards d'amour : « Ne cesse pas, ô épouse, d'atteindre ton Époux par de tels traits. Use de tes regards humblement fervents comme de dards aigus. N'agis pas trop mollement en cette affaire, ne te contente pas de blesser le Bien-aimé une fois seulement, mais inflige-lui blessure sur blessure. Heureuse es-tu si tes flèches pénètrent en lui, si tes amours partent en guerre contre le Christ, si ton regard s'est fixé sur lui indéfectiblement.

Bonne est cette blessure puisqu'il en sort une puissance. Une femme a touché le bord de son vêtement, et le Christ a senti une puissance sortir de lui (cf. Lc 8,43-46). A combien plus forte raison sent-il couler hors de lui la grâce lorsque son cœur n'est pas touché légèrement, mais blessé. Cette blessure ne reste pas insensible, aussi plante en elle les dards d'un regard pur : considère-la comme une cible (*signum*) disposée de manière à recevoir de telles flèches. Il les reçoit favorablement car il en lance de pareilles. Il a regardé Pierre, il a frappé son cœur et l'a transpercé pour qu'il fasse pénitence (cf. Lc 22,61-62). Les larmes sont le signe d'un cœur blessé. » (§ 2)

Comme vous pouvez le voir, ce n'est pas une mystique de "pieuses bonnes femmes" : c'est une mystique pleine de passion, une mystique de chevaliers et nobles dames du Moyen-âge. Virile et féminine en même temps. Il y a toute la passion affective de Madeleine et toute la véhémence de Pierre. En elle un saint Jean peut être en même temps "fils du tonnerre" (Mc 3,17) et doux ami qui repose sur la poitrine du Maître (cf. Jn 13,25 ; 21,20). Les auteurs du 12ème siècle étaient beaucoup plus libres que nous dans l'expression des pôles, souvent contradictoires, de la psychologie humaine. Ils étaient libres parce qu'ils savaient clairement quel est le centre qui unifie l'être humain, qui recompose l'unité de l'homme au-delà de soi-même et dans la profondeur de soi-même : le Christ Époux, le Cœur du Christ qui nous aime et à aimer.

Nous sommes libres et féconds seulement si dans notre vie et notre vocation, nous ne perdons pas de vue le centre d'unité auquel nous pouvons tout rapporter, même ce qui nous divise, intérieurement et extérieurement. Une bonne communauté religieuse, monastique, n'est pas une communauté d'anges, mais d'hommes et de femmes qui s'entraident à tout ramener à une unité dans le Christ.

Ce n'est pas un bon monastère, une bonne communauté, celle dans laquelle on est formé parfaitement sur un aspect de la vie et de la vocation, mais pas à l'unité dans le Christ de *tous* les aspects de notre vie et notre vocation. Les pires monastères sont ceux où l'on prie bien et où tout le reste est mal vécu (la vie fraternelle, le travail, le repos, etc.). Mais aussi ceux où l'on travaille bien et on prie mal. Il vaut mieux tout vivre mal mais en étant conscients que tout peut trouver son unité seulement dans le Christ, plutôt que de se faire l'illusion de bien vivre sa vocation parce qu'on vit bien un seul aspect de celle-ci en négligeant tout le reste. Car cela signifie que le Christ n'est pas le centre de *toute* la vie.

Gilbert de Hoyland rappelle à cette unité en approfondissant, toujours dans son sermon sur le verset 4,9 du Cantique, le thème du "seul regard" avec lequel blesser le Cœur de Jésus : « Ton œil est un s'il est pur : il est un s'il ne regarde pas dans plusieurs directions, il est un si, simplifié d'une certaine manière, il est ramené et dirigé vers un seul but, au lieu de s'avérer divisé, diffus, largement dispersé. Ton œil est un s'il tend et regarde sans cesse vers une réalité unique, et vers cette réalité-là. Bref, si ton œil est celui de l'amour, il est un. (...) L'œil unifié ne recherche, il ne fixe qu'une seule chose. (...) Si ton intention n'est pas unifiée et simple pour se fixer sur Dieu, si tes pensées flottent sans discipline, alors les tourbillons d'un esprit errant et indiscipliné aveuglent l'œil attentif, brisent l'acuité simple de son intention et dissipent le cœur. » (§ 3)

Ces textes, cette mystique, qui, avant d'être cistercienne, est évangélique, johannique et paulinienne, doivent nous aider à percevoir que l'unification de notre vie dans le Christ n'est pas une pratique *zen*, pour ainsi dire. C'est un drame, c'est le drame chrétien ! Le drame chrétien est un amour qui se laisse blesser, qui souffre, qui fait souffrir. Il n'est jamais une "sainte indifférence". Le drame chrétien est une charité blessée, ou plutôt une blessure de charité, une blessure d'amour, dont parle encore le Cantique des cantiques, également pour l'épouse : "Ils m'ont trouvée, les gardes, eux qui tournent dans la ville : ils m'ont frappée, ils m'ont blessée, ils ont arraché mon voile, les gardes des remparts ! Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, que lui direz-vous ? Que je suis malade d'amour." (Ct 5,7-8)

La mystique chrétienne est une mystique de la compassion.